

BACHI AKLI

Le village autochtone



Le village autochtone

Jadis, chaque village avait sa caractéristique propre ayant trait à l'artisanat traditionnel : les uns se distinguent par la forge, la bijouterie, la cordonnerie, la maçonnerie, l'agriculture les autres par la poterie, le tissage, vannerie. Avant de pénétrer dans l'enceinte de chaque hameau, l'esprit nous rappelle que dans tel village il y a un artisan utile qui se dévoue à cette besogne. Dans ce cas, une curiosité existe toujours pour le profane qui vient de loin.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Rien n'est plus comme avant, car tout devient un artifice. La première vision qui vient à l'œil, c'est ce décor factice : sur des murs se voient des dessins d'enfants faits par des adultes, des représentations abstraites qui ne reflètent aucun domaine significatif. Tout ça, se fait sous le prétexte d'embellissement. Puisqu'aucune production artisanale authentique n'est faite dans les parages, on se contente seulement de réaliser des répliques hasardeuses pour montrer un côté artisanal n'existant plus. Pour ce faire, la peinture et les vernis jouent principalement leurs rôles.

Le panorama pittoresque des venelles familières de chaque village rustique, se transforme de jour en jour. Les vieilles bâtisses disparaissent à grand regret. Bientôt, les grosses pierres grises, vieillies par le temps, dissimulant les quelques secrets de notre existence, prendront une destination inconnue : c'est notre patrimoine qui s'effrite à la longue. Cependant, dans la foulée, on fait la fête aussi !

Dans une agglomération, ce ne sont pas les visages des habitants qui attirent, c'est plutôt l'environnement familial, mais à regret, tout se transforme d'une manière improvisée :

- La forge se meurt et se perd, car le charbon rare devient cher et les agriculteurs se font rares. Aussi, le fer ne rougit plus dans le four éteint. On ne vend plus d'outils aratoires, mais on expose d'autres produits de remplacement. Quand même, on fait la fête aussi !

- Le bijou rencontre des difficultés : la matière et le corail manquent assez. L'artisan se plaint de son sort. Quand même, on fait la fête aussi !

- La vannerie n'est plus d'usage, le couffin est accroché au mur ; on préfère les sacs en plastique. Quand même, on fait la fête aussi !

- La poterie change de décor ; elle perd son attrait et ses motifs anciens. Le pinceau de peinture fait l'effet voulu. Quand même, on fait la fête aussi !

- Le tapis coloré ne s'étale plus sous les pieds ; la nappe et la couverture moderne affluent dans les bazars de chaque contrée. Il suffit de faire le choix pour acquérir une pièce exposée. Quand même, on fait la fête aussi !

- La capuche (burnous) est tissée de fins fils, mais la laine se défile, au fur et à mesure que la morale se débîne. Quand même, on fait la fête aussi !

Particulièrement, c'est l'excès de zèle qui fait son effet : la recherche constante du prestige n'est véritablement qu'une illusion chimérique qui fait courir l'être humain afin de soigner son entrain et s'extérioriser : c'est une façon de troquer sa nature contre l'irréel.

Chacun pense de son hameau : « mon beau village » pour se consoler et se donner une raison de vivre, même si celui-ci ne présente aucun attrait pour le villageois. Généralement, dans la contrée, le village est haut perché sur une cime d'une certaine altitude, au milieu des bosquets ou poussent des broussailles et des ronces. À part, la beauté naturelle et sauvage du paysage à couper le souffle, se trouvant à flanc de montagne, rien ne pourra retenir le visiteur curieux. Pour rejoindre la place au centre du village, il faut emprunter une route grimant durement, de quoi couper le souffle à l'aventurier.

On pense que le village rural est le berceau d'une confrérie relativement unie. Cela n'est pas toujours vrai, car il y a tellement de divergences que les habitants se haïssent et cultivent la haine à la moindre anicroche. La réaction habituelle est celle d'un clan acerbe qui ne se conforme pas régulièrement à la légalité. Vivre dans un village, passe souvent pour une contrainte, car les tabous ancrés, que cultive le culte des ancêtres, dominent toujours et âprement. Les gens ont le pied enraciné dans les tabous, mais la tête se tourne ailleurs et l'esprit vogue en Occident.

Les gens parlent incessamment du patrimoine à sauvegarder quand ils n'ont rien à faire ou à gagner, mais dès qu'ils trouvent l'occasion favorable, ils n'hésitent pas à raser ou à détruire les quelques vestiges qui subsistent sur terre. De surcroît, quand il m'arrive de fouler le sol bétonné des ruelles

d'un village, j'ai l'impression que l'empreinte laissée par les ancêtres se dérobe sous mes pieds.

Les villages de la circonscription se découvrent une nouvelle occupation inspirée par les génies destructeurs du patrimoine ancien qui prônent une modernité quelconque. Pour ce faire, après avoir succombé à la tentation offerte, les résidents alléchés improvisent des "Disneyland" charmants qui rappellent les décors de la bande dessinée. Les instigateurs acharnés appellent cela "enjolivement du milieu environnemental". De plus, pour rehausser leur action bénéfique et attirer la baraka, ils imposent le sacrifice des bœufs pour asseoir la sérénité. On se rassemble avec fierté autour d'un bœuf qu'on égorge, mais personne ne supporte son frère ou ne respecte pas son voisin. Nous oublions même nos origines et nous créons des amalgames incitant à la haine. Nous nageons au milieu des ordures et dire que certains aspirent à l'autodétermination, en favorisant d'emblée des "Républiques autoproclamées" sous prétexte que l'État ne fait rien pour eux. En réalité, c'est pour s'éloigner de l'Administration tout en cultivant le culte des ancêtres.

La population qui hiberne à la saison froide, se réveille tout à coup au printemps pour faire la fête, pour s'égayer, manger, chanter et danser. On détourne la coutume ancestrale au profit d'un folklore hybride, proche du délire. On oublie le sens primordial de la cérémonie : la terre aride n'est cependant point labourée.

On nettoie et on embellit les villages de montagne, au moyen des artifices, dans l'espoir de recevoir le pécule mis en jeu, notamment pour gagner éventuellement les quelques sous économisés, même au prix de jeter les ordures chez les voisins, alors que l'urgence serait de laver les cervelles des citoyens pervers qui salissent et qui manquent de morale. Quand

même, on fait la fête aussi ! Finalement, c'est le jeu de la carotte qui fait son effet.

L'action de bienfaisance n'est justifiée amplement que si elle plaît bonnement à autrui. Autrement, c'est comme danser d'un seul pied pour les spectateurs qui forment un cercle, au moment où le tambour et la "*gheïta*" chauffent sur la place publique, attirant plus de monde qui applaudit avec frénésie.

Souvent, les "bienfaiteurs" sont satisfaits de leurs bonnes actions et se félicitent les uns les autres. Pour terminer, ils se donnent rendez-vous pour la prochaine rencontre, au détriment des personnes dupées. Tels de faux bourgeois, ils s'invitent et ne pensent qu'à se réjouir assez en compagnie de leurs dames et proches alors que les pauvres démunis lèvent les bras et leurs yeux au ciel.

Aujourd'hui, beaucoup de villages ont perdu le grand attrait de jadis. Le béton néfaste a profondément pénétré dans la bourgade rurale ; il a tout avili. Des édifices, sans âme ni style apparent, poussent un peu partout, au milieu des bosquets et au-dessus des rochers. En conséquence, les campagnes ont tendance à s'urbaniser, mais d'une manière très anarchique, avec de fausses données, sans jamais devenir des cités urbaines modernes. Le bâti récent, ne reflète nullement la dimension historique et culturelle du peuple : la campagne recule, tout en enviant la ville ! Les rares villages ayant gardé l'ancien aspect traditionnel et présentant une particularité remarquable, se détériorent de jour en jour.

La vie rurale se trouve restreinte et conditionnée par des facteurs particuliers. Bien que les résidents tentent de mener une vie citadine, ils ne font que compliquer leur manière d'être : ils sont mi-figue mi-raisin, ne sachant pas à quel saint se vouer. Les hommes ne profitent guère des faveurs de la nature, puisqu'ils passent leur temps dans les cafés, à suivre la

retransmission des matchs de football, attendant des jours meilleurs, tandis que les femmes se livrent aux commérages habituels. Les jeunes gens ont beaucoup de mal à imaginer la vie d'antan, celle de leurs grands-parents qui vivaient heureux, bien que nageant dans la misère : sans nourriture régulière, sans eau courante, sans progrès technologique : télévision, consoles de jeux, smartphones. Pourtant, bien que la vie quotidienne soit éprouvante, les contraintes collectives épuisantes, les aïeux savaient aussi s'amuser à leur manière ; le village était beaucoup plus animé qu'à l'époque présente. La solidarité, que l'on ne trouve plus de nos jours, existait auparavant entre les habitants rapprochés.

À vrai dire, les tabous ancrés, qui ont force de loi, ne favorisent pas une entente sereine. Depuis, on a encore importé et rajouté d'autres pour noyer le courant de notre vie. Une vie passée dans un village rural est conditionnée par des pratiques claniques poussant les citoyens à s'accommoder d'une soumission délibérée. Généralement les gens ne sont pas contents de cette existence, ni aussi de leur sort, mais par hypocrisie, ils ne le disent pas. Ils préfèrent se taire et subir la chose, bon gré mal gré. Pour cause, chaque individu accomplit sa vie au sein d'une société qu'il accepte en choisissant un endroit qui semble serein.

La vie dans un village rural, passe comme une bourrasque ; elle ne laisse guère de traces visibles. En effet, la vie coutumière s'organise simplement autour d'un cercle clos où l'idée de possession et l'instinct de survie prédominent nécessairement : la recherche du prestige et besoin vital. La relation humaine reste assez difficile, car elle prend essence dans l'inéluctable esprit restreint du clan, puisqu'elle repose essentiellement sur l'usage ou l'habitude.

Quand une communauté se perd dans les méandres de son existence, elle se met à la danse pour simuler une quelconque culture ! Quand une population se perd dans les méandres de son quotidien, elle se livre à la culture intensive du gaspillage. Quand la société se noie dans les méandres de son voisinage, elle est amenée à égarer les membres de sa population sincère qui agissent et pensent autrement.

Dans le temps présent, pour mettre en œuvre leur pratique permettant de réaliser leurs desseins belliqueux, des apprentis sorciers osent demander à une frange de la population de changer de peau, de vêtir la toge chaste pour aller prier sur l'autel de l'incertitude afin de se débarrasser des souvenirs qui emplissent la mémoire et des liens d'antan, à l'occasion de chaque messe. Évidemment, se placer sous le patronage d'un épouvantail, est une chose horrible et honteuse, car s'est vivre pertinemment sous l'effet d'une pression constante. Certes, il n'y a pas de quoi être fier pour ceux qui apprécient l'action de chaque charlatan itinérant et charmeur. Pour être honnête, cela relève de la folie des grandeurs qui empreint les conquérants d'antan, puisque se dessine visiblement un manquement de civisme et se profile également une trahison envers la nation mère. Des jeunots, qui ont tout à apprendre, agacent les adultes qui sont assez instruits. Dans la démarche envisagée, le soudard ne se rend pas compte de la gravité de son acte.

Au réveil, bénissez votre journée, pour puiser dans l'abondance illimitée du Seigneur, celle que le Seigneur offre au croyant. Il vaut mieux attendre que de vivre dans le désespoir : le Bon Dieu change les choses, selon sa propre volonté ! Si Dieu vous prive d'une faculté quelconque, il vous donne en contrepartie une autre plus miraculeuse qu'il suffit de découvrir. C'est en faisant des investigations qu'on découvre les choses cachées. En somme, tout ce qui brille n'est pas or !

Bachi Akli : novembre 2020.